

## La mémoire des corps

Grâce à l'hominisation, je pense chacun de nos gestes comme à l'aboutissement d'un mouvement qui a duré des milliers d'années (Serres, 2017) et l'épigénétique m'aide à concevoir comment les expériences transmises par nos ancêtres peuvent être agissantes à même nos corps et ce même si elles ne nous ont pas été directement racontées (Van Der Kolk, 2015). Précisément, c'est à ces récits ressentis, mais impossibles à définir clairement, parce qu'ils échappent à l'intelligibilité, que s'attarde cette recherche-crédation.

Ainsi, ce que je nomme la mémoire des corps est le temps long long qui permet de retracer l'origine de nos tissus, de nos structures et de nos mouvements ainsi que toutes les informations cryptées dans la chair par la transmission génétique et par les habitudes comportementales.

L'idée selon laquelle nos corps sont traversés d'autres corps qui les précèdent, fait advenir le symbole de la tresse dans mon travail plastique. Rassembler les différents brins est un geste rituel qui m'intime de convier les temps passés entrelacés à travers nous à entrer dans le travail pour entamer un dialogue avec eux. Alors, la question *qu'ai-je à dire* se déplace vers *qu'avons-nous à dire ?*

## Les mémoires-fantômes

Moi-même aux prises avec des mémoires-fantômes, je cherche à élucider ce qui fait en sorte que certains vécus n'existent que cryptés à même les corps. Pourquoi retrouve-t-on du silence, des pertes, des omissions là où des récits permettraient de situer ou de comprendre ce que nous portons en legs ? La recherche me révèle que l'absence d'énonciation est souvent attribuable aux expériences traumatiques parce que qu'elles sont à la fois connues et méconnues des sujets qui les vivent (Richardson et Allison, 2019) et aussi parce que la honte qui leur est inhérente (Jannic-Cherbonnel, 2021) inhibe tout élan d'extériorisation.

## Symptômes

Mais, l'absence de parole n'implique pas pour autant une absence de langage. Ce qui se tait ne renonce pas à être transmis, apparaît autrement (Didi-huberman, 2013). La tâche de la parole relayée au corps peut par exemple se transformer en sensations-symptômes qui laissent pressentir des non-dits. Je m'appuie sur cette notion de symptôme, pouvant être définie comme la part visible d'un conflit entre des forces actives et contradictoires qui se joue dans l'invisible (Hagelstein, 2005), pour penser les manifestations visuelles et textuelles de ma pratique. Installations sculpturales, vidéos-performances et travail d'écriture poétique laissent présager

autre chose que ce qui est donné à voir et témoignent d'une lutte entre ce qui veut et ce qui se retient d'être dit.

### **Franchise et fictions**

À partir cette prémisse selon laquelle nos corps sont traversés d'une envie égale de se replier dans la retenue et de clamer les empêchements pour s'en affranchir, deux postures de recherche se révèlent et coexistent. La première est l'adoption d'une franchise qui témoigne de la difficulté de circonscrire ce que j'identifie comme des pertes. La seconde m'incite à développer des fictions moins pour pallier les vides creusés par les récits qui ne sont pas racontés que pour proposer des histoires adjacentes qui leur seraient complémentaires. Le projet d'exposition que je propose explore l'une après l'autre ces deux postures.

### **Des paumes pour prendre les pertes**

La première posture de travail que j'endosse est caractérisée par une entrée dans la franchise. Récits poétiques constitués de trames narratives trouées et photographies floues de gestes de préhension présentent ce qui résiste à la saisie, ce qui ne se referme pas, ne guérit pas, ce dont nos corps ne peuvent pas être délivrés, en somme ce que je nomme des lésions, des pertes.

Consentir à une représentation du vécu des corps qui ne puisse être que lacunaire et imprécise est une façon d'accepter que les manques qui perpétuent les images et les récits originaux sont plus importants que leur cause. Reconnaître la honte qui découle de ce sentiment d'incomplétude est une prémisse pour sa libération, car elle permet de se dégager de son injonction, selon laquelle il faudrait cacher aussi la honte qui fait honte (Jannic-Cherbonnel, 2021).

En somme, s'affranchir de l'inhibition nécessite que ce qui la motive, la honte et le trauma, puisse être perdu. Pour perdre une chose il faut être en train de s'en servir, alors j'estime que pour perdre les pertes, qu'il faut d'abord les prendre. Pour se faire, je façonne des pièces en porcelaine transparente que j'appelle des paumes. Ces pièces arborent leurs fissures comme des preuves de la mémoire des tensions invisibles cryptée dans la matière. Devenant les prolongements de mes bras, elles constituent des aides pour permettre au corps de reléguer à l'extérieur de lui ce qui l'affecte.

Admettre les brisures et les failles comme des conditions inextricables de ma pratique, de nos corps, mais essentiellement du vivant me semble essentiel. Cependant, je demeure vigilante à ne pas figer la construction de l'identité des corps-archives exclusivement autour de la blessure. Car, ce qui résiste à être énoncé résiste aussi à ce qu'on y renonce.

Ainsi, je considère l'investigation de la mémoire comme une possibilité pour reconfigurer le réel (De la Chenelière, 2019). Prendre conscience que le présent est à même de transformer la lecture que nous avons du passé (Cyrulnik, 2017) devient un acte d'agentivité qui me permet d'échapper au déterminisme.

### **La fiction pour entrer en filiation**

Dans cette perspective, créer de nouvelles histoires sur lesquelles nos corps pourraient faire reposer les absences qu'ils portent en eux constitue le point de départ des fictions que je présente dans des vidéos-performance. Elles sont un moyen de transformer les perceptions, de m'inventer une généalogie (Brassard, 2017). Mes mains s'associent à des symboles pour créer des récits de corps et d'états qui attestent que nous sommes mus par ce qui nous préexiste et par ce qui nous excède. Mais aussi activer mes éléments sculpturaux par les mains réactualise la narration que nous faisons des lésions dont ils sont les symptômes. Ainsi, comme des biographies du présent, sortes de palimpsestes, mes mains écrivent avec des semences, tressent un nid de cheveux pour des oiseaux de porcelaine et pansent des éclats. Ancré dans une écoute entre les corps et les matières, le langage développé par les poèmes vidéo-performatifs crée des régénérations.

### **Une chorale pour aménager un chœur dans les corps**

Pour développer un sentiment de complétude, ces nouvelles images vidéographiques appellent à elles une narration ininterrompue. Ainsi, une chorale de murmures constituée de voix de femmes qui racontent différents vécus inscrits dans leurs corps-archives se déploie en boucle pour accompagner les gestes performatifs. La rencontre que permet l'espace vidéographique entre le faire-image de l'écriture racontée et le lexique de la matière est l'amorce d'un nouveau langage permettant de (re)constituer des récits d'affiliation. Parce qu'elles admettent les blessures, mais aussi s'attardent à ce qui est fécond, les actions de cueillir, de porter et de panser sont récurrentes dans mon travail.

Enfin, dans cette exposition, la fragilité inhérente aux matières de soie, de porcelaine, de plâtre et des voix, s'associe à la puissance révélée par l'élocution de non-dits et par la mise en mouvement des scléroses. Ensemble, fragilité et puissance portent un constat: il ne faut pas nécessairement que la souffrance soit résolue pour que les corps-archives ne soient plus vécus comme des contraintes.

## Références

Brassard, D. (2017). *La sagesse de l'ours*. Montréal : Les éditions du Noroît.

Cyrulnik, B. (2017). *Le récit de soi*. Conférence présentée à l'Université de Nantes, Nantes. Récupéré de : <https://www.franceculture.fr/conferences/universite-de-nantes/boris-cyrulnik-faire-le-recit-de-soi>

De la Chenelière, É. et Laramée, J. (2014). *Nous reprendrons tout ça demain*. Montréal : Atelier 10.

Didi-Huberman, G. (2013). *Blanc soucis*. Lonrai : Éditions de minuit.

Hagelstein, M. (2005). Georges Didi-Huberman : une esthétique du symptôme. *Revista de Filosofia*, 81-96.

Jannic-Cherbonnel, F. (2021, 9 mai). *Avoir honte, c'est normé*. [balado audio]. Dans *Émotions*. Louie Média. Consulté à l'adresse : <https://louiemedia.com/emotions/honte>

Serres, M. (2017). *Corps*. Le pommier, carnets Nord : Paris.

Richardson, M. et Allison, K. (2019). Affect and the Unsaid: Silences, Impasses, and Testimonies to Trauma. In A. Murray & K. Durrheim (dir.), *Qualitative Studies of Silence: The Unsaid as Social Action* (p. 236-253). Cambridge: Cambridge University Press. doi:10.1017/9781108345552.014

Van Der Kolk, B. (2015). *The Body Keeps the Score: Brain, Mind, and Body in the Healing of Trauma*. New York : Penguin Publishing Group.